TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Octobre 2019
Page de l'article : p.34-37
Journaliste : Damien Aubel

Tous droits réservés à l'éditeur

TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Octobre 2019
Page de l'article : p.34-37
Journaliste : Damien Aubel

Le roman-roi

C'est un des plus beaux romans de la rentrée, à la fois dense et lumineux : *Estuaire* de Lidia Jorge. Occasion rêvée pour essayer de saisir la place de cette grande figure dans le paysage littéraire portugais.

PAR DAMIEN AUBEL-PHOTOS FRANCK FERVILLE

Il y a des écrivains pour qui la littérature est un pis-aller, un « moyen pour parvenir à autre chose » disait Léautaud. Et puis il y a Edmundo Galeano. Le héros d'*Estuaire* qui, comme la sphère bleue dont il rêve, ramasse et concentre tous les romans de celle qui, nous dira son éditrice, Anne-Marie Métailié, est, aux côtés de Lobo Antunes et Saramago, un des « trois piliers de la culture moderne du Portugal. » Edmundo Galeano, fils d'un armateur en pleine débâcle financière dans la Lisbonne du XXIe siècle, membre solitaire, comme un satellite lointain, d'une fratrie bigarrée, ex-humanitaire blessé sur le terrain et aspirant écrivain aux ambitions démiurgiques, a une vision absolue de la littérature. Une totalité, un cosmos à soi seul. Lidia Jorge, elle, a les pieds bien sur terre, loin du vertige lyrique et mystique d'Edmundo, mais sa foi en la littérature est tout aussi ardente.

L'urgence romanesque

De sa voix douce mais précise, enthousiaste mais lucide, dans un français aussi élégant et dénué d'affectation que sa tenue, elle nous explique, dans ce café parisien dépeuplé d'une fin d'été, pourquoi, aujourd'hui, en 2019, il est tout aussi urgent d'écrire des romans qu'il y a deux siècles. « C'est *la* question la plus importante de toutes, reconnaît-elle. Ma réponse n'aura rien d'original. Vaut-il encore la peine d'en écrire ? Eh bien je dis oui, oui ! La mémoire sert à nous faire comprendre ce que nous avons été ; le désir sert à parler de ce que nous serons. Et le roman laisse surtout la place au désir : nous transformons personnages, lieux, sentiments – tout ce qui fait notre expérience et notre mémoire – en une espèce de grammaire pour le futur. Nous n'acceptons pas les choses telles qu'elles sont ; nous écrivons pour corriger. ». Corriger, oui, peser sur le cours du monde. Rien d'étonnant, puisque, nous confie Anne-Marie Métailié, « Lidia est très engagée, vraiment très engagée. Dans la politique culturelle, elle n'est pas « hors-sol » si vous voulez. Elle a été journaliste, a fait des chroniques radio : elle a été extrêmement présente à un moment dans la vie politique du Portugal. Et c'est une Européenne convaincue, et une femme de gauche. ». Et de nous citer *Les Mémorables*, qui revient sur la révolution des Œillets, non pas pour en liquider l'héritage, mais pour tenter de communiquer à la jeunesse du nouveau millénaire cette impulsion démocratique qui animait les tombeurs de la dictature.

Les ondes de l'actualité propagent leurs remous dans *Estuaire* : les camps de réfugiés de Dadaab, d'où revient Edmundo, les combats écologiques et leur instrumentalisation à

ESTUAIRE
Lidia Jorge, traduit du portugais par Marie-Hélène Piwnik, Métailié, 240 p., 20 €

Tous droits réservés à l'éditeur

TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Octobre 2019
Page de l'article : p.34-37
Journaliste : Damien Aubel

travers le personnage d'Amadeu Lima… On revient donc à la charge : tout de même, la « nonfiction », « creative » ou non, ne serait-elle pas un outil plus fin et plus souple que la fiction romanesque, pour rendre compte du monde ? Lidia Jorge n'hésite pas une seconde : « je suis en train de lire *Bréviaire méditerranéen* de Predrag Matvejevic : on a dit qu'il s'agissait d'un livre merveilleux, appelé à remplacer le roman. Mais ce n'est pas vrai ! Il parle des rives, des habitudes, de la céramique, des grandes batailles, des fonds marins – de tout ça sauf du conflit humain. Il parle du conflit humain historique, pas de celui qui se déroule dans l'intimité. »

Romancière jusqu'à la moelle, Lidia Jorge n'en cite pas moins abondamment Pessoa et elle avoue, avec un petit sourire coupable, qu'elle écrit et publie désormais de la poésie (« à mon âge [73 ans] je n'ai plus honte d'en publier ! » Mais la fiction n'est jamais loin : elle nous cite le premier vers d'un poème de Wallace Stevens, « Poetry is the supreme fiction, madame », et insiste : « un auteur de fiction est aussi un poète, et il y a de la fiction dans un poème. ». Et de fait, la langue de Lidia Jorge, avec ses enroulements, ses ressacs, ses scansions, mérite le qualificatif de « poétique ». Qu'elle impute à quelque chose de typiquement portugais, « une façon liturgique d'écrire, comme Lobo Antunes, Saramago, Agustina Bessa-Luis, une façon lente et répétitive, comme une cérémonie pour bâtir le livre. La figure de style la plus importante, c'est la tautologie : aller et revenir, la répétition. C'est très portugais je crois, sans doute en rapport avec l'aspect ritualiste de la religion. » Comme si, pour célébrer le culte du roman, il fallait officier avec le verbe et les rythmes de la poésie…

De Dostoïevski à Volodine

Mais les vrais saints patrons de Lidia Jorge sont des romanciers. *Estuaire* est un roman familial – une tapisserie de caractères, de volontés, d'humeurs enchevêtrés, où Edmundo, Charlote, Silvio et les autres occupent tour à tour le devant de la scène. On pense à Eca de Queiroz, à Faulkner, deux écrivains qui l'ont beaucoup « touchée », approuve-t-elle. Mais elle poursuit : « je ne peux pas dire que j'écrive des romans de famille. Chez Faulkner ou Eca de Queiroz, la famille n'est qu'un moyen d'aborder l'intériorité des personnages, et c'est aussi ce que je tente de faire. C'est très prétentieux de le dire ainsi, mais mon propre travail est nourri par les souvenirs de la lecture de Dostoïevski. Les sentiments, les grands défis intimes, voilà ce qui m'intéresse : la famille est une géographie des sentiments. »

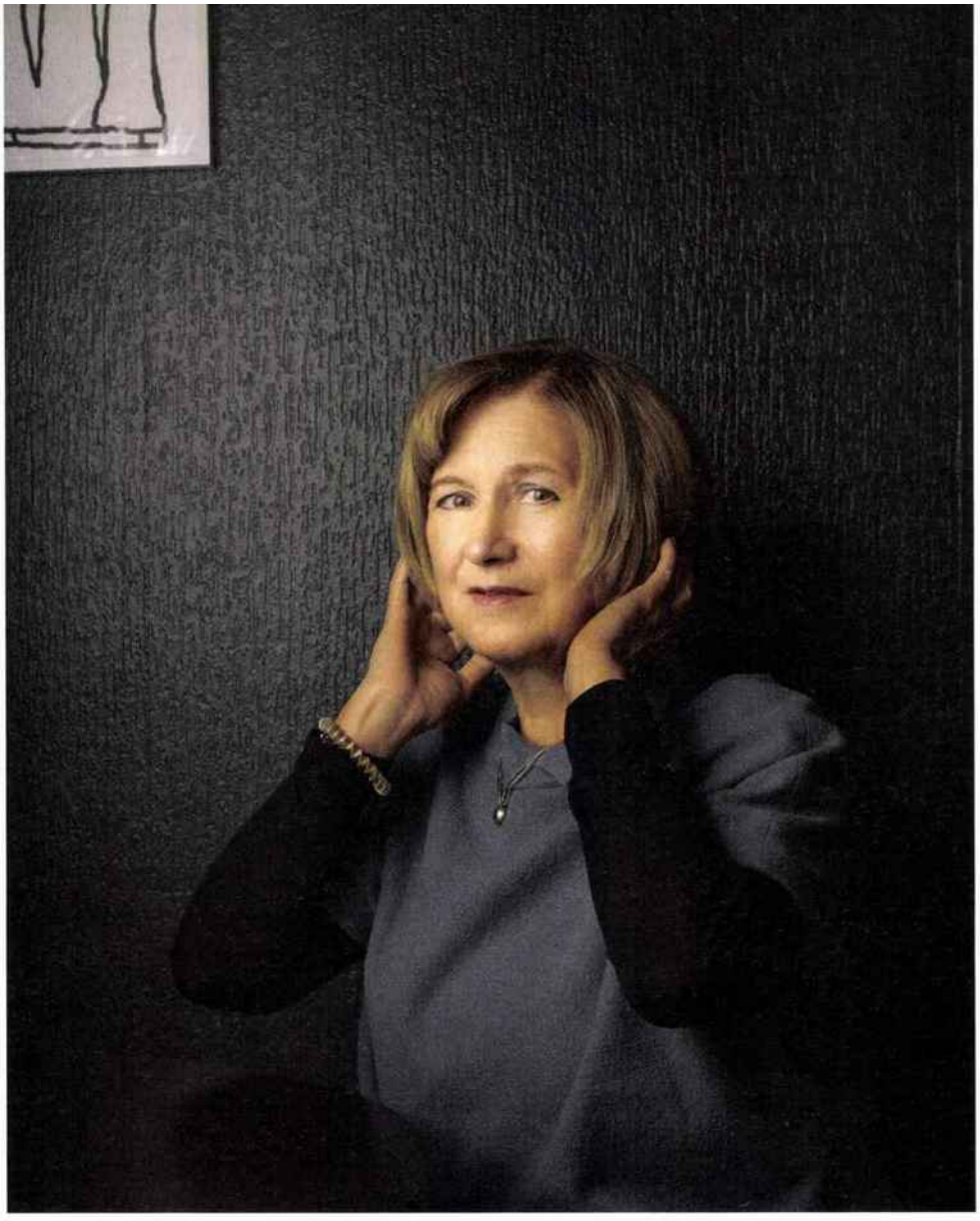
Les figures tutélaires de Lidia Jorge appartiennent peut-être au passé, mais pas elle. Attentive au pouls de la littérature la plus contemporaine (même française : elle nous cite Antoine Volodine), elle fut elle-même l'un des principaux hérauts de la modernité romanesque portugaise. Anne-Marie Métailié se rappelle encore le choc (« j'ai été soufflée ») qu'a été la découverte du *Rivage des murmures* en 1983, avec sa structure scindée, dédoublée, comme si le texte se repliait sur lui-même. Et Valerio Romao, l'auteur d'*Autisme*, qui appartient à la génération suivante, confirme : « Lídia Jorge a eu une énorme importance dans le cadre de la rénovation de la langue portugaise et dans la transformation de la littérature portugaise et de ses thèmes. C'est grâce à elle aussi que certains événements historiques - notamment la décolonisation et la guerre coloniale - ont été traités littérairement. ». Car pour Lidia Jorge, et sans doute est-ce la marque de sa foi inébranlable dans l'art du roman, celui-ci peut aussi bien embrasser le passé, les guerres coloniales dans *Le Rivage des murmures*, que le présent le plus actuel, comme les répercussions de la crise, et le futur indéterminé des espoirs et des utopies. Cette prodigieuse plasticité temporelle du roman trouve son écho dans *la* ville de Lidia Jorge, Lisbonne. « On a ce sentiment que Lisbonne est la dernière ou la première ville d'Europe. On est devant cette immensité qu'est l'Atlantique, apparue lorsque les continents se sont éloignés. Lisbonne a cette mémoire géologique, mais elle possède une autre mémoire. C'est une ville où tous les peuples sont passés : elle conserve des strates de toutes ces mémoires. Toutes les grandes villes

« Elle est une Européenne convaincue, et une femme de gauche »
Anne Marie Métailié

Tous droits réservés à l'éditeur

TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Octobre 2019
Page de l'article : p.34-37
Journaliste : Damien Aubel



« La famille est une géographie des sentiments »

Lidia Jorge

bien sûr ont ces strates, mais pour Lisbonne c'est particulier : tous ceux qui venaient de la Méditerranée y sont passés, mais ceux qui venaient du nord de l'Europe aussi. Et on n'y a pas créé de grandes places comme ici en France. Ici, tout est encombré, labyrinthique. Lisbonne est un labyrinthe. Un livre extraordinaire d'un grand philosophe portugais, Eduardo Lourenço, est intitulé *Le Labyrinthe de la saudade*. Et toute la littérature moderne portugaise, même Lobo Antunes et Saramago, est édifiée sur ce labyrinthe-là. Pas seulement *saudade* au sens de mémoire du passé, mais d'une *saudade* du futur, d'un rêve du futur. »

Et c'est ce qui rend le roman si précieux aux yeux de Lidia Jorge, ce qui en fait selon ses propres mots, un art que « rien ne pourra remplacer » : le temps. Et plus précisément, la lenteur. « Dans un roman, le début est très éloigné de la fin, et dans cet intervalle, on construit une démonstration. Une démonstration qui est très lente, d'une lenteur proche de la vie. On peut lire un roman en trois jours, mais on le garde à l'esprit pendant deux, trois mois. Le roman est une stimulation prolongée pour nous faire penser, nous faire agir. Aucun autre art ne nous offre ce voyage intime, ce parcours intérieur prolongé qui s'effectue avec les mots de la pensée. Le roman est un exercice de la pensée, de la pensée profonde. »

Tous droits réservés à l'éditeur